

Une étude : la remarquable famille Schreber

En France, le nom de Schreber reste généralement inconnu, sauf pour ceux qui se sont intéressés de plus près aux travaux de S. Freud et qui ont lu la cinquième des *Cinq psychanalyses* : "Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa : Le Président Schreber¹". Il s'agit ici de Daniel Paul Schreber. En Allemagne, le nom de Schreber est utilisé par beaucoup puisqu'il désigne des rues, des places ou des jardins. La plupart de ses utilisateurs d'aujourd'hui ignorent probablement que celui à qui l'on rend ainsi hommage est un médecin-éducateur du XIXe siècle, Daniel Gottlieb Moritz Schreber, célèbre en son temps, et dont l'œuvre de réforme sociale n'est pas restée sans conséquence. Ils ignorent très certainement que le réformateur fut le père du "névropathe".

L'étude qui suit a été entreprise au titre de contribution à un séminaire "Les Avatars de la réalité", conduit par M. Safouan en 1969-70 au groupe strasbourgeois de l'École freudienne. Le point de départ en est le texte de Daniel Paul *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken*². Après la lecture de l'œuvre du père de Daniel Paul, la découverte de ses ascendants plus lointains et de leurs écrits s'est faite à reculons dans l'histoire, en résonance aux questions que les *Mémoires* du dernier de la lignée avaient pu soulever pour moi.

LA LIGNÉE DES SCHREBER

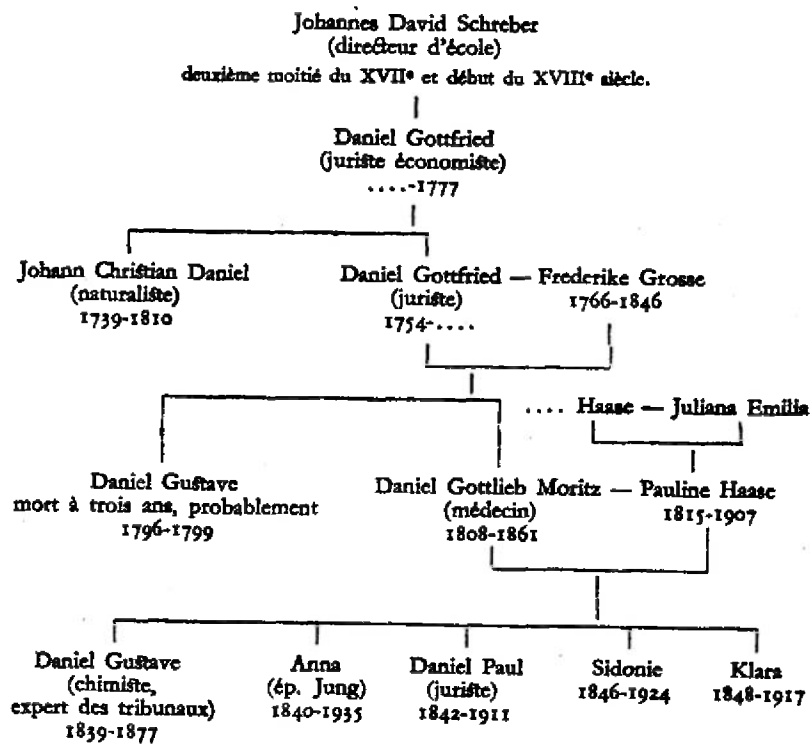


Tableau 1. Généalogie des Schreber

¹ *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1934, p. 263-324. Freud écrit ce texte en 1911.

² Ce texte fut édité en 1903. Il a été partiellement traduit en français. *Mémoires d'un névropathe par D. P. Schreber*, traduction de Paul Duquenne, *Cahiers pour l'Analyse*, 5 à 8, 1966-1967 (éd. complète annoncée dans cette même collection).

Daniel Paul Schreber souligne qu'il connaît sa généalogie " d'une façon très précise¹ ". Le tableau I présente ce que nous avons pu en reconstituer et qui couvre cinq générations de la lignée des Schreber².

En haut du tableau, le père de l'arrière-grand-père, Johannes David, dont nous connaissons trois ouvrages, publiés respectivement en 1688, 1717 et 1736. Le premier en date est sa dissertation doctorale; il devait donc avoir entre vingt et vingt-cinq ans à cette époque-là, ce qui situe la période où il a vécu. Le dernier en date mentionne ses titres; nous savons ainsi que, vers la fin de son existence, il exerçait les fonctions de *con-Rector* à l'école provinciale de Meissen et celle de *Rector* à l'école de Pforta, déjà qualifiée d'illustre³. Sa première dissertation est un petit opuscule de vingt pages qui connut un certain succès : elle fut rééditée (en 1690), ce qui est relativement rare à l'époque, surtout pour des textes de thèse. Son titre est *De libris obscœnis*, des livres obscènes. Il s'agit de "tous les livres dont les auteurs disent des choses lascives d'une manière ouverte, parlent avec pétulance des parties qui permettent la distinction des sexes, décrivent les actes impudiques des hommes salaces et impurs" (chap. 3)⁴. C'est "dans une intention morale" que Johannes David aborde les problèmes posés par l'existence, et la prolifération, écrit-il, de tels ouvrages, "pour que les oreilles chastes et les yeux en soient détournés" (chap. 1). De nombreux auteurs classiques sont dénoncés, avant tout Catulle, Tibulle et Propertius, mais aussi Ovide, Martial, Juvénal, Horace, Plaute, Térence et Pétrone. Anacréon, Aristophane encore et quelques autres, mais l'essentiel du développement va à une attaque des casuistes qui, sous couvert de discuter des problèmes de la confession " descendent de trop près aux choses particulières ". " Il est extraordinaire qu'il ait pu écrire de telles choses sans rougir " dit J. D. de l'un d'eux, Thomas Sanchez (*De matrimonio*), qu'il prend vivement à partie. Les opinions de certains " docteurs de la Sorbonne " sont citées, qui disent que de tels écrits " sont des embûches pour les âmes. Ce ne sont pas des aides qui amendent mais des écrits qui embrasent les désirs. Ce ne sont pas des instruments de la science chrétienne... malheureuse science qui est née pour perdre tout le monde et n'en aider que quelques-uns " (chap. 7). " Les vrais chrétiens, poursuit J. D., repoussent les livres obscènes, ils les brûlent plutôt que de se livrer eux-mêmes aux flammes éternelles " (chap. 16). Ni la beauté du style, ni la poésie n'en excusent la lecture. " Il est cependant permis au médecin qui enseigne l'anatomie de nommer ces parties, de les décrire et même de les montrer aux yeux sans qu'il y ait grief d'impudicité. C'est avec des termes remplis de respect qu'il doit sans exagération décrire leur admirable agencement et la sagesse du Créateur dont ils témoignent. Ce respect et cette fin, il est manifeste que les poètes trop salaces et les prêtres casuistes les négligent " (chap. 12). Le philosophe de la nature et le naturaliste échappent eux aussi à l'interdit.

L'ouvrage de 1717, une étude biographique, est restée introuvable et il n'a pas non plus été possible de découvrir qui était ce personnage à qui J. D. a cru bon de consacrer un écrit⁵. Le troisième ouvrage par contre a pu être consulté. Le titre déjà indique les préoccupations de l'éducateur et du réformiste : *Lignes de la doctrine de la foi, c'est-à-dire, articles de la théologie positive pour qu'elle soit plus facilement tirée du résumé de Hutter, éclairés par les directions sûres d'une juste pédagogie*⁶. Les grands thèmes de la vie de l'homme dans ses rapports avec la foi et le culte y sont abordés sous forme d'articles comprenant généralement trois parties (définition, causes efficientes, fins),

¹ "Comme jamais un Daniel Paul Schreber n'a existé avant moi dans la généalogie de ma famille que je connais d'une façon très précise, je me crois justifié de considérer que cet autre Daniel Paul Schreber se réfère à moi-même quand je suis en possession entière de mes nerfs " (*op. cit.*, 7, p. 105)

² Ce tableau résulte du recoupement de renseignements puisés à des sources diverses, principalement les ouvrages des différents Schreber et sur les différents Schreber à la bibliothèque du British Muséum et à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg.

³ Le *Monasterium Sanctus Mariae de Pforta* fut fondé par les Cisterciens en 1137. Fermé en 1540, il fut réouvert en 1543 comme une des trois *Fürstenschule* protestantes (" école de princes ", les deux autres étant à Meissen et à Grimme). Parmi ses élèves, devenus célèbres, on compte entre autres Klopstock, Lessing, Ranke et, contemporain de Daniel Paul, F. Nietzsche. De 1935 à 1945, l'école devint un centre de formation pour " l'élite SS ".

⁴ Je remercie vivement M. Guillaume Rocca-Serra (C.N.R.S.) pour son aide dans la traduction et la compréhension du latin de cette période. L'ouvrage comprend vingt et un petits chapitres auxquels je me réfère faute de pagination.

⁵ *Vita G. Fabricii Cbemicensis, e monumentis ipsius literariis epistolique manuscriptis, nec non aliorum... libris eruta*, Lipsine, 1717.

⁶ *Lineae doctrinae fidei, h. e. articuli theologiae theticae, ut ex compendio Hutteriano facillius... capiuntur, certis juliae paediae lineis et adumbrati*.

chacune étant traitée en latin puis illustrée par des versets de la Bible, en allemand. L'article XXI est consacré au mariage (*articulu XXI, De conjugio*). La cause efficiente du mariage est "l'union légitime et indissoluble d'un seul homme et d'une seule femme, institution divine pour un sort commun de toute une vie et la propagation du genre humain" sa fin est " l'engendrement d'une descendance et l'aide mutuelle " (p. 298-305)¹. Le verset cité à ce dernier propos est tiré du Livre de Tobie (VIII, 9) et peut se traduire ainsi " Et à présent mon seigneur, tu sais que ce n'est pas pour la jouissance mauvaise que j'ai pris ma sœur que voici pour épouse mais pour que je puisse procréer des enfants, de manière à ce que ton saint nom soit exalté et loué éternellement " (p. 306)².

Il n'a pas été possible de savoir si Johannes David a eu d'autres enfants que Daniel Gottfried qui est l'arrière-grand-père de Daniel Paul et qui connut lui aussi la notoriété. Daniel Gottfried reçut une formation juridique. Il s'intitulait *Kameralist*, et remplissait les fonctions de trésorier et de conseiller en matière de gestion et d'économie, dans différentes villes et petits États. Ses écrits rassemblés pour être publiés, couvrent dès 1763 huit épais volumes³. Ils surprennent par la vivacité du style et la variété des questions abordées. Par exemple, dans la troisième partie du deuxième volume, on rencontre les titres suivants, dans l'ordre : *Plan pour la rentrée des impôts dans la Principauté de Saxe en 1717, État de la vile impériale de Berlin en 1709, Du raccourcissement des stations de Poste, A propos de la "queue de renard" qui bouche les conduits d'eau, et ce qu'il faut observer, D'une nouvelle façon de multiplier les ceps de vigne et les pêchers, De l'arrosage et de ses avantages, Compte rendu de l'état actuel de la maison pour enfants des francs-maçons à Stockholm, Description du haut fourneau de M. Von Gartenberg;* puis successivement *De la façon d'élever les moutons en Écosse, de faire de la bière en Angleterre, de l'huile en Russie, et de détruire les chenilles*. Chaque volume comprend ainsi jusqu'à quarante textes. Dans la préface que Daniel Gottfried écrivit pour cette collection d'œuvres choisies, il en présente le contenu de la manière suivante : " Y prendront place des traités et documents de même que d'autres informations qui peuvent être rangés dans les sciences de la gestion, de l'économie rurale et urbaine, de la législation, des finances, des rentes ou dans les sciences qui influencent de près ou de loin celles-ci. En ce qui concerne ces autres sciences, j'orienterai mon attention particulièrement sur les sciences naturelles et sur l'histoire naturelle, et ce faisant sur différentes autres parties des sciences mathématiques, et également sur l'état de la médecine dans la mesure où la santé et la maladie intéressent la législation et en cela j'aurai mon fils aîné comme collaborateur " (*op. cit.*, I, p. 5). D. G. est aussi un expert en traduction, il traduit en allemand des textes anglais et français (toujours dans le domaine de l'économie au sens large). A en juger par ses interventions dont on connaît souvent la date et le lieu, il mène une vie très active. Il voyage beaucoup, même à l'étranger, surtout pour visiter des installations industrielles mais aussi des villes d'eau, l'eau pouvant avec moins de peine que les minerais, dit-il, être source de prospérité, sans compter ses vertus curatives⁴.

En 1762, Daniel Gottfried est nommé professeur à l'université de Butzow, en économie (*Wirtschaftskunde*), et en 1765, professeur à l'université de Leipzig, dans la même matière. Le texte de sa leçon inaugurale est conservé. Dans ce *Discours sur les dommages et les inconvénients qui sont à considérer comme résultant du fait de négliger les sciences économiques dans les Universités*⁵, Daniel Gottfried a

¹ *Finis sobolis maxime generatio et adiutorium mutuuum*. Cette proposition reçoit le commentaire suivant "Par cette conjonction de l'homme et de la femme on recherche particulièrement la procréation de la descendance, on recherche une aide mutuelle et elle a également valeur pour éteindre le désir mauvais; le mariage comme réserve de vie de l'Église et de l'État (*seminarians*) a pour but la conservation de ces sociétés" (p 305).

² En allemand : " *Und nun mein Herr du weisstest dass ich nicht böser Lust halber diese meine Schwester zum Weibe genommen, sondern dass ich möge Kinder zeugen, dadurch dein heiligere Nahme ewiglich gepreiset und gelobet werde.* " La traduction de l'hébreu nous donne : " Et toi seigneur, tu sais que ce n'est pas pour la jouissance que j'ai pris cette jeune mariée (vierge) comme femme mais pour avoir des enfants qui invoquent ton grand nom "; la traduction de l'araméen : " A présent seigneur tu sais que *ce n'est pas* par sensualité que je prends ma sœur que voici, mais pour l'amour d'une postérité par laquelle sera béni ton nom éternellement. " La notion de *böse Lust* dérive d'une représentation manichéenne qui associe " le mal " à " la chair ". A la limite, "la jouissance chamelle " est diabolique, en tout cas elle est répréhensible et porte au mal.

³ *Neue Sammlng verschiedener in der Kameralwissenschaften einschlagender Abhandlungen und Urkunden, auch anderer Nachrichten* (1763-1765).

⁴ Propos rapportés par un auteur anonyme décrivant son voyage à Carlsbad : *D. G. Schrebers Reise nach Carlsbad* (Leipzig, 1771). D. G. pense surtout à la source de revenus par l'impôt que le commerce de l'eau peut constituer pour l'État.

⁵ *Rede von den Schäden und Nachtbeilen die als Folgen der vernachlässigten öconomischen Wissenschaften auf Unversitäten anzusehen sind. Neue*

a un ton véhément. Il dresse un tableau plein de sarcasmes des actes insensés auxquels conduit la non-observation des principes d'une saine économie (" L'on prétend brûler la pierre pour en faire du charbon de bois, l'on prétend nourrir le bétail de pommes de pin, l'on prétend élever sur de la viande de veaux nourris de feuilles de mûrier des vers à soie qui dépasseraient en rendement les vers naturels, l'on prétend transformer les moutons en animaux sauvages¹ ", etc.). Mais, poursuit-il, " des temps bienheureux s'annoncent où les sciences délaissées de l'économie jouiront d'une juste faveur et seront enseignées à l'école élémentaire et à l'Université pour le plus grand bien de l'Église et des Etats chrétiens ".

"La bénédiction divine dont tout dépend ne manquera pas, on ne trouvera plus de terres incultes ou désertiques, les fourrés, les marais, les régions montagneuses et sablonneuses seront cultivés et tous les endroits nus utilisés ", etc. Ce sera la fin de bien des maux et des plaintes : " Le commerce ne sera plus gâté par la mauvaise monnaie, les juifs et autres ennemis, les plaintes sur les routes abîmées cesseront, bien des lois et institutions nécessaires aujourd'hui deviendront inutiles, etc.² " Bienheureuse postérité qui bénéficiera de tous ces bienfaits et qui pourra faire siens ces mots — en grosses capitales dans le texte — : " Nous travaillons pour la postérité."³ Combien plus grand et l'avantage d'être un père du peuple plutôt qu'un héros; de combien l'extension d'un Etat par l'économie et ses applications, ne dépasse-t-elle pas celle qui résulte des armes : celle-ci tire des soupirs de la poitrine et des larmes des yeux des concitoyens malheureux, celle-là exalte les doux sentiments de l'amour et de la gratitude³. " La suite et la fin du discours abondent dans le même sens, et sur le même mode pathétique.

Rien ne nous et rapporté de l'épouse (ou des épouses ?) de Daniel Gottfried qui eut deux fils, le second de quinze ans plus jeune que l'aîné, Johan Christian Daniel. Celui-ci se trouve très tôt associé aux travaux de son père qui le mentionne fréquemment comme son collaborateur (dans le texte cité ci-dessus par exemple). Dès l'âge de seize ans, il écrit des articles qui vont être publiés dans la collection des œuvres paternelles. Le second fils n'est jamais mentionné par le père (il a cependant vingt-trois ans quand celui-ci meurt). C'est d'ailleurs dans l'année qui suit la naissance de ce second fils que l'on voit le père prendre son fils aîné comme compagnon de voyage, et plus généralement comme collaborateur.

Johan Christian Daniel poursuivra une brillante carrière universitaire. Il entreprend d'abord des études de médecine mais, attiré par les sciences naturelles, il va, en compagnie de son père, rejoindre Linné à Upsala pour suivre son enseignement (il traduira en allemand le voyage de Linné en Suède). Il a alors vingt et un ans. Il soutient sa thèse à vingt-quatre ans, s'installe comme médecin à Butzow dès l'année suivante, à vingt-cinq ans, il enseigne à la faculté de Médecine ainsi qu'à la faculté de Philosophie de Leipzig (l'économie et la technologie). A trente ans, il devient titulaire d'une chaire de sciences naturelles et d'économie à l'université d'Erlangen. Il l'occupera jusqu'à sa mort. Brillant dans bien des matières, bon astronome, connaissant le grec, le latin, l'hébreu et un certain nombre de langues modernes, ses contemporains le décrivent comme un personnage distant qui avec l'âge s'enferme de plus en plus dans ses études et passe plus d'heures dans son cabinet de sciences naturelles que partout ailleurs. Son enseignement est sec et peu stimulant⁴. Il est élevé à la noblesse dès 1774 (avant la mort de son père). Son œuvre est très abondante. La description des plantes y domine. On peut consulter encore des planches où sont dessinées avec le soin le plus méticuleux les herbacées les plus courantes. J'ai été frappée par l'ampleur de son travail sur le chiendent. A la fin de la période de disette qui marqua la guerre de Cent ans, on fit différents essais pour transformer le chiendent, mauvaise herbe, en céréale comestible, par croisement avec d'autres céréales. J. C. D. montre, organes sexuels à l'appui, que ces croisements sont impossibles. La reproduction du chiendent n'a plus de secret pour lui; les dessins qu'il fait pour l'illustrer ont quelques millimètres à peine (il faut les regarder à la loupe). J. C. D. meurt à l'âge de soixante et onze ans, célibataire et sans descendance.

Son frère, Daniel Gottfried, apparaît comme une exception dans cette lignée de "grands hommes" qu'il n'illustre pas lui-même, si ce n'est en ayant un fils qui, lui, va renouer avec la tradition familiale. Nous ne connaissons de Daniel Gottfried que sa profession juridique : il exerça comme avocat à Leipzig où son fils allait également s'installer. Ce fils, Daniel Gottlieb Moritz et né alors que son père avait cinquante-quatre ans et sa mère quarante-deux ans. Elle est

Sammlung, op. cit., 1764, p. 120.

¹ Cette énumération tient presque deux pages (*op. cit.*, p. 126-27).

² Trois pages ici pour la liste des bienfaits (*op. cit.*, p. 117-29).

³ *Op. cit.*, p. 130.

⁴ " *Seine Lehrmethode aber war trocken und wenig anregend, sowie er überhaupt, mit dem Nimbus eines unabbarren Gelehrter angehen, nur einen kleinen Kreis von vertrauten Freunden an sich zu fesseln wusste.* " " Sa méthode d'enseignement était sèche et peu stimulante, tout comme lui, qui entouré du nimbe de l'inaccessible savant, ne sut s'attacher qu'un petit cercle d'amis proches " (*Allgemeine Deutsche Biographie*, 32, o. 465-466, Leipzig, 1891). Cf. aussi H. Mensel, *Gelehrtes Deutschland*, 1798, 7, p. 304s.

une *Friederike Grosse*, nom de consonance royale s'il en fut, et que ses parents ne peuvent pas lui avoir donné par hasard; elle est née au milieu du règne de *Friedrich der Grosse* [Frédéric le Grand] né en 1712 et a régné de 1740 à sa mort, en 1786. Il est, on le sait, le type même du monarque éclairé. Dans son royaume il jouit d'une grande popularité, due à l'issue victorieuse de la guerre de Sept ans (1756-1763) et à la politique de prospérité économique qui caractérise la deuxième moitié du règne.] Daniel Gottlieb est le second et dernier enfant du couple qui eut un premier fils, Daniel Gustave, né douze ans plus tôt semble-t-il, et, ceci est attesté, mort à l'âge de trois ans.

Daniel Gottlieb Moritz va devenir un homme célèbre. Célèbre de son vivant déjà, et dont le nom, sinon la personne, est encore bien connu de nos jours où beaucoup de villes allemandes ont une *Schreber-Strasse* et un, voire plusieurs, *Schreber-Garten*. C'est au petit espace vert qui, nous allons le voir, va être élevé au rang d'institution, que le nom de Schreber est aujourd'hui surtout lié. Dans un dictionnaire comme *Der Neue Brockhaus* (Wiesbaden, 1968), Schreber est présenté comme le promoteur du *Schrebergarten* ou *Kleingarten* ou *Laubengarten*. Dans *Myers Neues Lexicon* (Leipzig, 1964), il est présenté comme le promoteur de la gymnastique en plein air, des terrains de jeux pour enfants et du mouvement pour les jardins ouvriers (*Kleingartenbewegung*). Nous allons revenir à différents aspects de cette célébrité¹. Voyons d'abord la biographie.

ESSAI SUR LA BIOGRAPHIE DE DANIEL GOTTLIEB MORITZ SCHREBER.

Des éléments de cette biographie se trouvent épars dans un certain nombre d'articles et d'ouvrages. Les renseignements qui nous ont paru les plus précieux sont ceux qui ont été recueillis en 1934-1935 auprès de *Anna Jung, geborene Schreber*, fille aînée de Daniel Gottlieb Moritz, et, nous dit-on, alors encore pleine d'allant². C'est elle qui nous décrit la petite enfance de Daniel Gottlieb auquel "tout l'amour de sa mère fut consacré", privée d'enfant comme elle l'était depuis la mort précoce de son premier fils. Son enfance fut ensoleillée (*übersonnt*) par l'amour paternel et maternel le plus profond et le plus fidèlement empressé (*treubesorgt*). Anna nous apprend encore que le garçonnet de cinq ans allait chercher avec son père des cartouches et d'autres souvenirs de guerre sur le champ de bataille de la *Völkerschlacht* (bataille des Nations à Leipzig, du 16 au 19 octobre 1813) et qu'il était éduqué dans l'atmosphère de grandeur et d'intentions élevées qui était celle de la famille (" *So umgaben den kleinen Schreber auch von der Familie der Grösse und weite Ziele*", Ritter, *op. cit.* p. 10). Le beau-frère de la mère, l'oncle de Daniel Gottlieb, est professeur à la célèbre *Thomasschule* de Leipzig, où le garçon va accomplir sa scolarité³.

A dix-huit ans Daniel Gottlieb entre à l'université de Leipzig pour y étudier la médecine. Dans l'article nécrologique qu'il lui consacra, Schildbach, son ami de toujours, relate que c'est dès cette époque que Daniel Gottlieb commence à mettre en pratique les principes que toute sa vie et son œuvre vont illustrer : la santé par l'activité spontanée (*Gesundheit durch Selbsttätigkeit*). Il fait de la gymnastique quotidiennement, il nage, il monte à cheval. A dix-huit ans, Daniel Gottlieb était "petit et chétif", quelques années plus tard "il a de loin dépassé la mesure moyenne de la constitution masculine"⁴. A vingt-cinq ans, il soutient une thèse de médecine *De tartari Sibiati* et tout de suite devient le médecin personnel d'un aristocrate russe qu'il suit d'abord au long d'un périple des villes d'eaux allemandes, puis en Russie. On vit d'abondance et Schreber constate avec effroi (mit *Entsetzen*) qu'il prend de l'embonpoint⁵. La gymnastique retrouve ses droits et de ce temps-là jusqu'à la maladie qui va entraîner sa fin, il fera son "pensum quotidien" d'exercice physique ("*täglich sein Pensum*," (Schildbach, *loc. cit.*). Ses biographes y insistent : il applique à cet exercice une énergie méthodique et passe maître en l'art du saut en hauteur, de la voltige, de la course et du patin à glace. A cinquante-deux ans, il bat à la course un coureur célèbre. Son corps est d'une beauté si achevée qu'il va pouvoir poser comme modèle pour toutes les illustrations de son *Pangymnastikon*, alors qu'il a près de cinquante ans.

Avec les économies qu'il avait faites auprès du prince russe, Schreber a pu faire quelques études supplémentaires, à Vienne, à Berlin et à Prague. Mais dès 1836, à vingt-huit ans donc, il revient à Leipzig où il s'établit comme praticien en même temps qu'il obtient l'agrégation de la

¹ Aucun des autres Schreber que nous avons mentionnés, ne figure dans ces dictionnaires.

² Renseignements recueillis par Alfons Ritter et qui figurent dans sa thèse intitulée : *Schreber. Das Bildungssystem eines Arztes (Erfurt, 1935)*.

³ C'est Anna qui rapporte ce détail auquel la famille devait attacher une certaine importance pour qu'elle s'en soit souvenue. Il semble bien que la branche Grosse se limitait à ces deux filles, Friederike et sa sœur.

⁴ Schildbach (sans prénom) : *Schreber, Deutsche Turnerzeitung, 1862 n°1*. Schildbach, *op. cit.*

⁵ Schildbach, *op. cit.*

Faculté (*Privatdozent*), ce qui lui permet d'y donner des cours. Il épouse, en 1838, Pauline Haase et son union avec elle est qualifiée d'heureuse à l'extrême (*überaus Glückliche Ehe*). Le ménage a cinq enfants (cf. le tableau I). Dans l'ordre de naissance : Daniel Gustave, chimiste, expert auprès des tribunaux, qui se suicidera à trente-huit ans; Anna; Daniel Paul que les biographes ne mentionnent jamais qu'avec son titre de *Senatspräsident am Oberlandesgericht Leipzig*; et deux autres filles, Sidonie et Klara¹.

Il est intéressant de s'arrêter un peu sur la vie de famille des Schreber et sur les principes éducatifs qu'on y applique. La description que j'en donne est fondée principalement sur deux textes, celui de Richter et celui de Ritter qui, je l'ai indiqué, a pu recueillir le témoignage d'Ana, l'aînée des filles. J'ai délibérément conservé les termes mêmes de ces textes en me bornant le plus souvent à en traduire des passages.

En dehors de quelques rares heures passées au jeu de billard de 1^{ère} "Harmonie" (nom d'un club), Schreber consacre tous ses moments de loisirs à sa famille. La musique, la gymnastique, les jeux, le jardinage sont les occupations favorites du petit groupe dont la vie quotidienne est soumise à une règle sévère : on se lève tôt, on fait de la gymnastique, on prend un bain et on nage avant de commencer le travail. En hiver, on ne répugne pas à casser la glace pour accomplir ce programme. Les soirées sont consacrées au jardinage, avant tout à la culture des fruits.

L'éducation des enfants est orientée par les principes suivants : patience dans toutes les situations, endurance héroïque et maîtrise de soi, sollicitude réciproque et amicale, piété rude et ferme (" *herbe raide starke Frömmigkeit* ", Ritter, *op. cit.*, p. 12). Schreber est décrit comme un père à la fois d'une sévérité qui ne souffre aucune indulgence et d'une bienveillance prête à tous les sacrifices. La croyance des enfants à la véracité inébranlable de leur père leur fait accepter leur obéissance comme une évidence, et chacun de ses ordres, même le moindre, est rempli avec la conscience la plus scrupuleuse². Tout mensonge, même le mensonge social courant, est sévèrement puni³. Le travail est le pilier de " la saine éthique de cette pédagogie ". La charité ne peut être faite que d'une main tendre et seulement si elle représente un sacrifice. Ainsi les enfants durent renoncer au beurre du petit déjeuner pour que grâce aux pièces économisées, la joie de Noël puisse éclairer un enfant pauvre. (Ritter p. 13).

L'infrastructure nécessaire de ce système est un corps sain. La gymnastique, le jardinage, les promenades où le père fait voir à ses enfants les miracles de la création de Dieu, et des épreuves de courage de toutes sortes, y pourvoient. Habillement et nourriture sont frugaux, on ne mange de viande que rarement, et les friandises sont défendues par principe, même comme récompense.

Le tableau de ce régime qu'il paraît difficile de ne pas qualifier de tyrannique, même là où Schreber se fait passer — à défaut d'être un monarque — pour un père éclairé, est complété par une note d'ambiance dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle jure avec le fond : c'est celle de la gaieté, de principe elle aussi, et aussi fermement maintenue, semble-t-il, que le sont les autres principes⁴. Ce tableau serait incomplet si on ne disait pas que divers témoignages concordent, qui montrent la vénération et l'amour dont les enfants devenus adultes ne vont cesser d'entourer leur père.

À la fin de la quarantaine — l'année précise échappe à la documentation, et à la mémoire d'Ana —, Schreber est victime d'un accident grave : une lourde échelle de fer lui tombe sur la tête alors qu'il est occupé dans la salle de gymnastique de sa clinique. Un mal de tête chronique en sera la conséquence. Le diagnostic médical précis ne nous a pas été transmis; nous savons que souvent Schreber restera des demi-journées entières sans quitter sa chambre. Lui, comme médecin, écrit Ritter, devait bien savoir à quoi s'en tenir sur ce mal, et de ce temps il vécut dans la crainte permanente de sombrer dans la nuit mentale⁵. Il fut question parmi ses proches d'un

¹ Anna et Klara épouseront des jurâtes, Sidonie ne semble pas s'être mariée.

² *Der Glaube an die Unerschütterliche Wahrhaftigkeit des Vaters ließ die Kinder ihre Geborsam als eine Selbstverständigkeit empfinden und jedes, auch das kleinste seiner Gebote wurde mit peinlichster Gewissenhaftigkeit eingehalten*", Ritter, *loc. cit.*

³ Dans son ouvrage *Kallipädädie oder Erziehung zur Schönheit*, 1858, (*Callipédie ou éducation de la beauté*), Schreber traite des punitions. Au cours de la première année, si l'instauration des saines habitudes qui doivent régir les comportements du nourrisson, rencontre des obstacles, il faudra employer des mises en garde corporelles. " Une telle procédure est nécessaire une fois seulement, ou deux fois au plus, et l'on est le maître de l'enfant à toujours. Dès lors un regard, un mot, une attitude menaçante suffisent pour diriger l'enfant. " ... *man ist des Herr des Kindes für immer. Von nun an genug! ein Blick, ein Wort, eine einzige drohende Gebärde, um das Kind zu regieren*" (p. 61). La période entre deux et sept ans est définie comme le temps des punitions corporelles à action thérapeutique (p. 143). La finalité de chaque punition est un sentiment de vrai et sérieux remords. Il faut punir l'intention et non l'action; et la punition doit être à la mesure de la faute. " Là où un mot de blâme ne peut plus être considéré comme suffisant, les punitions corporelles sont à cet âge le plus indiquées " (p. 42). " Après chaque châtement comme signe de sa demande de pardon (et non pour remercier comme cela se pratiquait dans le temps), l'enfant doit tendre la main à celui qui l'a châtié " (p. 142). D'autres méthodes " thérapeutiques " sont indiquées, par exemple " la maîtrise patiente de la soif quand le corps est très échauffé " (p. 150).

⁴ " *Über der Strenge dieser Erziehung in Grundsatz und Tat lag in der Schreberschen Harase der belle Glanz lebensfroher Heiterkeit* ", Ritter, *loc. cit.*

⁵ *Er als Arzt musste wohl wissen was die Schmerzen zu bedeuten hatten, und so lebte er von nun an in beständiger Furcht, in geistige Nacht zu*

effondrement nerveux grave, que l'on ne démêlait pas des effets du coup de l'échelle. Ce n'est qu'au cours de la toute dernière année de sa vie que ses maux perdirent de leur violence. Schreber fait alors une série de cures d'eau, à Gastein, à Helgoland, à Carlsbad, et il retrouve la joie de vivre. Il se réjouit tant de se sentir bien à nouveau qu'il invite toute sa famille, sa femme et ses cinq enfants, à Carlsbad où ils vivent un temps merveilleux (" *eine unvergleichlich schöne Zeit* ") : Carlsbad où son grand-père fit un voyage célèbre et où lui-même avait séjourné avec le prince russe de ses jeunes années. Pour clore le séjour, la famille fait une sortie en canot et revient de nuit par un brillant clair de lune. Deux semaines après cette sortie, " cette même lune éclaire sa tombe " (Richter, p. 14). Schreber est mort d'une perforation intestinale le 10 novembre 1861, alors qu'il se préparait à prononcer le jour même une conférence à la *Pädagogische Gesellschaft* de Leipzig, conférence intitulée *Die Jugendspiele in ihrer gesundheitlichen und pädagogischen Bedeutung und die Notwendigkeit ihrer Beachtung von seiten der Schulerziehung*¹.

Après la mort de Schreber, de nombreux zéloteurs se trouvent pour créer des sociétés de gymnastique (*Schrebervereine*) et des jardins (*Schrebergärten*). Parmi eux, les pédagogues sont nombreux. A Leipzig même, un directeur d'école, le Dr E. J. Hausschild, va créer dès 1864 la première société Schreber qui s'appelle : *Cornelia, Erfster Schreberverein*. Elle possède un *Schrebergarten*, on y fait de la culture physique, on y cultive des fruits. D'autres instituteurs et professeurs s'illustrent à travers la promotion des idées de Schreber. Parmi eux, E. Mangner, K. Gesell, R. Siegel, H. Fritzsche et G. Richter. Nous trouvons leurs noms dans la bibliographie des études consacrées à Schreber. L'action de ces hommes aboutit à la formation d'un mouvement qui ne fut pas sans conséquences, ni du point de vue politique, ni même du point de vue économique. C'est le mouvement pour le droit au petit jardin, à ce qu'on appelle plus communément de nos jours le jardin ouvrier (*Kleingartenbewegung*). Ce mouvement connaît un essor considérable au cours de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et au début de ce siècle, en Allemagne avant tout. Ses adhérents sont d'abord les ouvriers des grands centres industriels qui se développent alors très rapidement. Ils exigent des municipalités et des communes la mise à leur disposition de larges zones de terrain en bordure des agglomérations et des villes pour y implanter de petits jardins². Les jardins sont attribués pour un prix de location symbolique à ceux qui en font la demande et qui remplissent les conditions matérielles exigées (conditions *(a minima)*). Les syndicats ouvriers, les socialistes de l'époque, soutiennent ce mouvement et souvent contrôlent les modalités d'attribution des jardins. En 1919, le mouvement obtient la promulgation d'un arrêté (*Kleingarten- und Kleinpachtlandordnung*) qui fixe surtout les obligations municipales en la matière.

Mais, dès cette époque, le mouvement est dénoncé par certains comme réformiste (réformisme social-démocrate). Le nazisme ascendant va chercher à le récupérer. Sous Hitler, deux thèses de philosophie vont être consacrées l'une à Schreber, *Das Bildungsrytem eines Arztes* (A. Ritter), l'autre à *Die Bedeutung der Kleingarten für Fürsorge und Erziehung* (E. Rathje). Les principes pédagogiques dont nous avons donné un aperçu y apparaissent comme les dignes antécédents du *Arbeit macht Freude* dont l'ironie du sort nous conserve aujourd'hui le tracé dans la grille en fer forgé de ce qui fut le camp de Buchenwald. Ce tableau sera complet si l'on ajoute qu'en 1938, 330 millions de kilos de fruits et 290 millions de kilos de légumes sont récoltés en Allemagne dans les petits jardins de notre auteur³.

L'activité professionnelle de Schreber fut intense. Deux ans après son retour, en 1840, il entreprend des démarches pour créer une clinique de soins pour enfants. Il se heurte — écrit Ritter — à la méfiance des gouvernements en mal d'absolutisme en ces temps de persécution des démagogues et de peur des révolutions, peu favorables à des plans hautement indépendants et opiniâtres (*op. cit.*, p. 15). C'est pendant cette même période (entre 1840 et 1843, je n'ai pas pu préciser l'année) que Schreber démissionne de ses fonctions de *Privatdozent*, à cause d'un concours de circonstances difficiles à élucider. Schreber ne se laisse pas décourager et va s'accommoder de l'orthopédie. En 1844, une occasion favorable se présente : la charge de la clinique orthopédique du Pr Dr Carus est vacante. Avant d'entrer en fonction, Schreber fait un voyage d'études à travers la Belgique, la France et l'Angleterre, accompagné d'un mécanicien habile (c'est tout ce que j'ai pu savoir de ce factotum). La clinique prospère rapidement et bientôt s'agrandit d'une nouvelle bâtisse. Schreber la dirigera jusqu'à sa mort, secondé par son ami le plus proche, le Dr Schildbach.

versinken", Ritter, p.14.

¹ *Les jeux des enfants du point de vue de leur importance pour l'hygiène et la santé, et la nécessité de leur prise en considération par l'éducation scolaire*. Le texte paraîtra après sa mort, Gartenlaube, 1861; n° 26.

² De telles zones de jardins, avec leurs cabanes qu'en dialecte on appelle " gloriette ", existent toujours en bordure de Strasbourg, du côté du Wacken et dans le Neudorf.

³ *Bettelsmann Volkslexicon*, Stuttgart, 1957, p. 954.

En peu de temps la clinique va jouir d'une réputation mondiale (Ritter, *op. cit.*, p. x6). Schreber abandonne les méthodes orthopédiques traditionnelles pour les remplacer par ses méthodes à lui, où le massage joue un rôle essentiel. Le massage et le soleil. La chronique rapporte qu'il expose un enfant malade au soleil et qu'à sa grande joie il vérifie que le soleil et la lumière font plus pour guérir que toutes les préparations pharmaceutiques (Ritter, *op. cit.*, p. 16). Cela donne en tout cas une idée de l'impact de la personnalité de Schreber sur ses malades. La gymnastique médicale n'a pas encore d'existence alors. Il va la créer à partir des études persévérantes qu'avec la collaboration du Pr Bock il conduit sur son propre corps ("*... Studien, welche er mit Professor Bock am eigenen Körper anstellte*", Ritter, *loc. cit.*).

On appréciera mieux les efforts de Schreber en faveur de la gymnastique en les rapportant à leur époque. Après 1816, la gymnastique apparaît comme une activité suspecte du point de vue politique et dans la plupart des petits États allemands, et même des plus grands, des édits sont adoptés qui interdisent l'entraînement systématique du corps et les associations et groupements qui ont pour objet de le promouvoir. C'est dans ce contexte que les activités de Schreber vont se développer et que très rapidement il va être entouré de disciples¹ qui vont propager ses idées. A Leipzig, avec le Pr Bock, son soigneur déjà mentionné, et un autre *Professor* nommé Biedermann, Schreber mène une campagne de signatures qui suit la publication de son cinquième ouvrage, sorte de pamphlet adressé à la diète du royaume de Saxe². Cette campagne a pour objet la création d'une société de gymnastique, elle est couronnée de succès. Dans un meeting au *Schützenbaus* (1845 ou 1846 ?) le triumvirat sus-mentionné est élu à la présidence de la société nouvellement créée. Un *Professor Lampe* lui lègue un terrain; en 1847 un hall de gymnastique y est érigé que l'on doit agrandir dès 1849. 1848 est l'année de la révolution en Allemagne, la révolution de mars. Schreber que l'on décrit comme un démocrate convaincu et d'accord en son for intérieur avec le soulèvement populaire, s'emploie avec succès à retenir sa société de participer, comme elle l'avait prévu, à la manifestation du 18 mars. Elle ne sera donc pas dissoute comme la plupart des autres sociétés populaires vont l'être à la fin du mouvement.

Parallèlement, ou plus exactement: complémentaiement à ses activités de médecin et de citoyen, Schreber poursuit son activité d'auteur, et même d'auteur à succès. Si la notion de *best-seller* est de notre siècle, elle peut cependant s'appliquer à l'un au moins des ouvrages de Schreber : *Ärztliche Zimmerymnastik* qu'il publie à son propre compte en 1855. Pourquoi à son propre compte ? On peut se le demander car, après avoir publié chez différents éditeurs (cf. la bibliographie), Schreber a trouvé dès 1852 " son " éditeur, Friedrich Fleischer³, qui va éditer et rééditer toute son œuvre par la suite. Certains ouvrages de Schreber connaissent plusieurs éditions. La *Gymnastique de chambre* connaît sa sixième édition dès 1859, et dès 1860 elle est traduite et publiée en cinq langues. Un autre *Jünger*, Rudolf Graefe, va en assurer les rééditions successives qui atteignent vingt-six en 1896 (161 à 170 000 ex.). On peut juger de la popularité de cet ouvrage à ceci que la Bibliothèque universitaire de Strasbourg acheta encore deux exemplaires de cette dernière édition alors qu'elle possédait déjà cinq exemplaires de précédentes éditions, dont un de la seconde (1855), et en plus, un exemplaire de l'édition anglaise. Trois autres ouvrages du Dr Med. D. G. M. Schreber (c'est toujours ainsi que figure le nom sur les pages de garde) figurent au catalogue de la B. N. U. Douze ouvrages figurent au catalogue du British Museum, mais en septembre 1970 sept seulement ont pu être retrouvés sur les rayons (les autres ont été détruits par les bombes ou sont égarés).

U faut lire la suite des titres des livres de Schreber : elle est un élément important de sa biographie (cf. la bibliographie à la fin de cet article). La traduction de certains de ces titres donne une idée des ambitions de Schreber.

1839 *Le livre de la santé. Une orthobiotique d'après les lois de la nature et la structure de l'organisme humain.*

1843 *La gymnastique, du point de vue médical, présentée en même temps comme une affaire d'État.*

1852b *Kinésiatrique ou méthode de traitement par la gymnastique. Représentée d'après expérience personnelle, pour les médecins et les non-médecins cultivés.*

1855 *La gymnastique médicale de chambre ou système d'exercices libres de gymnastique hygiénique, sans matériel et sans aide, pouvant s'accomplir partout, comme moyen de santé et de capacité vitale pour les deux sexes et pour tous les âges.*

¹ Le terme *Schreberjünger* est d'un emploi courant à Leipzig, dès les dernières années de sa vie et longtemps après sa mort.

² *Das Turnen vom ärztlichen Standpunkt aus, zugleich als eine Staatsangelegenheit dargestellt*, 1843. (la gymnastique du point de vue médical, et comme affaire concernant l'État.)

³ Dont le nom m'a sauté aux yeux alors que j'étais en pleine lecture du délire Fleschsig. — Presque un an après avoir écrit ce passage et le début de cette note, j'ai découvert que l'ancêtre Johannes David avait édité et ré-édité son *De libri obscoenis* chez un Christoph Fleischer à Leipzig.

2858a *Kallipédie ou éducation de la beauté du corps et de l'esprit par le perfectionnement harmonieux de toute la nature humaine.*

1859a *Anthropos. La construction merveilleuse de l'organisme humain, sa vie et ses lois de santé. Pour l'enseignement scolaire également.*

1860a *A propos de l'éducation populaire et de son développement opportun par la promotion du corps enseignant et par le rapprochement de l'école et de la famille. Une question urgente pour les États civilisés.*

1860b *Le pangymnastikon ou système de gymnastique complet avec un seul instrument, sans nécessité d'espace, comme moyen le plus simple du développement de la plus grande force musculaire sous tous les rapports, de l'éducation du corps et de la capacité vitale.*

1861 *L'ami du foyer comme éducateur et guide du bonheur familial, de la santé populaire et du perfectionnement humain pour les pères et les mères du peuple allemand.*

La liste des publications témoigne d'une extraordinaire activité d'écriture : entre 1850 et 1860, Schreber publie dix livres. Il a, de plus, publié de nombreux articles. Les titres sont souvent longs, leurs textes montrent qu'il s'agit plus que d'un titre, d'un intitulé. Il s'agit d'un énoncé des intentions de l'auteur. Les visées pédagogiques y sont centrales. Il s'agit bien sûr de guérir ceux qui sont malades, Schreber a une vocation médicale; mais il s'agit plus encore de cultiver le corps humain, de réformer l'homme et à travers lui la société entière, par la culture physique.

THÈMES DE L' ŒUVRE DE D.G.M. SCHREBER

De l'œuvre touffue de Schreber, bien des thèmes pourraient être dégagés. Notre choix est orienté par un passage de Jacques Lacan, tiré du texte *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*¹. Voici ce passage :

" Mais ce sur quoi nous voulons insister, c'est que ce n'est pas uniquement de la façon dont la mère s'accommode de la personne du père, qu'il conviendrait de s'occuper, mais du cas qu'elle fait de sa parole, disons le mot, de son autorité, autrement dit de la place qu'elle réserve au Nom-du-Père dans la promotion de la loi.

" Plus loin encore la relation du père à cette loi doit-elle être considérée en elle-même, car on y trouvera la raison de ce paradoxe, par quoi les effets ravageants de la figure paternelle s'observent avec une particulière fréquence dans les cas où le père a réellement la fonction de législateur ou s'en prévaut, qu'il soit en fait de ceux qui font les lois ou qu'il se pose en pilier de la foi, en parangon de l'intégrité ou de la dévotion, en vertueux ou en virtuose, en servant d'une œuvre de salut, de quelque objet ou manque d'objet qu'il y aille, de nation ou de natalité, de sauvegarde ou de salubrité, de legs ou de légalité, du pur, du pire ou de l'empire, tous idéaux qui ne lui offrent que trop d'occasions d'être en posture de démerite, d'insuffisance, voire de fraude, et pour tout dire d'exclure le Nom-du-Père de sa position dans le signifiant²."

La plupart des ouvrages de Schreber contiennent dès les premières pages une description sombre de la déchéance générale des sociétés, à laquelle il faut remédier. " Aux progrès puissants du côté intellectuel de la vie, correspond un recul incroyable de son côté corporel, du caractère et de la volonté " (1858a, p. a)³. " Jamais le recul grandissant de notre nature corporelle, l'inclination à la délicatesse et au relâchement, s'aggravant de génération en génération, n'a atteint un tel abyme que dans le présent " (1846, p. 3). Et Schreber cite l'abaissement de la taille moyenne des recrues militaires, la mortalité infantile croissante, le vieillissement et la mort trop précoces. Déchéance physique donc, mais déchéance morale également, et qui touche tout le peuple. " Les héros de notre temps remplissent les hôpitaux et les asiles de fous " (1858a, p. 3). Le luthérien convaincu qu'est Schreber a tôt fait de dénoncer les racines historiques. Je préfère ici citer le texte original. *Jahrhundertelang rang der lebensfrische deutsche Volksgeist mit der finsternen Macht des mittelalterlichen Papstums und Jesuitismus, ohne dass es dieser Macht gelungen wäre, die Frische des deutschen Volksgeistes zu ersticken* (1860b, p. 1)⁴. On voit qu'Ignace de Loyola se trouve renvoyé à un Moyen Âge qui étend sa noirceur aux temps modernes.

¹ *La Psychanalyse* (1959), 4, p. 1-50. Réédité in Jacques Lacan, *Écrits*, 1966, Paris, éd. du Seuil, p. 531-585.

² Cf. P. 579.

³ Ma revue va procéder le plus souvent possible par citation. Pour ne pas alourdir mon texte par le rappel de l'original allemand, je signale les phrases traduites en les faisant suivre de leur référence (année qui renvoie à la liste bibliographique en fin du texte), et en les mettant entre guillemets.

⁴ " Pendant des siècles, l'âme du peuple allemand, pleine de fraîcheur de vivre, a lutté contre la puissance sombre du papisme et du jésuitisme moyenâgeux, sans que cette puissance ait réussi à en étouffer la fraîcheur. "

Malgré cela, l'avenir est plein d'espoirs. Schreber voit en effet son temps comme le temps d'un tournant, " le début d'une ère nouvelle ", écrit-il (1860a, p. 6-7). Elle commence par l'éducation. " La promotion de l'ensemble de l'instruction publique est la nécessité la plus urgente dans la condition actuelle de la civilisation "; et quelques lignes plus loin : " La nation allemande est tenue de trouver sa signification dans l'histoire universelle, son pouvoir et sa grandeur, dans sa culture " (*Die deutsche Nation ist daraufaufgewiesen ihre weltgeschichtliche Bedeutung, ihre Macht und Grösse in ihrer Kultur zu finden*, 1860a, p. 47). Il faut élever le niveau culturel des familles, des institutions éducatives et du peuple en général. Schreber s'y emploie comme le montre la liste des titres de ses ouvrages.

Schreber établit tout son système éducatif sur une représentation de la nature humaine qui se répète sans variation tout au long de ses écrits. Cette représentation part du principe de la totalité unique, totalisante, que constitue l'homme (*Der Mensch ist eine einheitliche Ganzheit*, 1859a, p. 1). Mais cette totalité n'est qu'une pétition de principe, car elle n'est achevée que dans la mesure où une dualité essentielle, celle du corps et de l'esprit, est dépassée au profit des forces de ce dernier. D'où l'éthique de Schreber qu'il énonce comme *Gebot der ethischen Lebensphilosophie* à la fin du chapitre introductif de son ouvrage le plus répandu, *Ärztliche Zimmergymnastik : Ringe nach voller Herrschaft über dich selbst, über deine geistigen und leiblichen Schwächen und Mangel* (p. 32)¹. Si l'harmonie de la vie spirituelle est la finalité même de l'existence, une lutte que Schreber ne peut concevoir que sans merci en est la trame. " La recherche en soi de tout ce qui peut être reconnu comme défaut du fond inné, de l'éducation, du tempérament, de l'habitude et qui perturbe l'harmonie de la vie spirituelle, doit constituer le premier devoir, de façon permanente. Le second consiste à maintenir infatigablement l'état de veille, et là où cela s'avère nécessaire à tendre la force de lutte " (1859a, p. 132; passage souligné par Schreber).

" L'homme unit en soi les trois degrés de vie organique. Il a la vie organique (végétale) et la vie psychique (animale) en commun avec les autres organismes supérieurs. Mais au sein du domaine de la création qu'il nous est possible d'explorer, il est le seul être susceptible d'élever le niveau de sa vie psychique à celui d'une vie spirituelle (humaine -- divine), consciente, se déterminant d'elle-même et par elle-même, et susceptible de se développer indéfiniment. Il est le seul être où la vie psychique spirituelle (la nature supérieure) puisse atteindre le pouvoir sur la vie organique (la nature inférieure), où donc manifestement cette dernière doit être le moyen de la première, et non inversement comme c'est le cas pour tous les autres êtres. C'est ce qui fonde sa nature et sa destinée, supérieures et morales. Dans la mesure où chez l'homme adulte la nature psychique se fonde dans la nature spirituelle, et où ces deux niveaux sont unis complémentaires et ainsi s'opposent comme un tout au niveau organique, nous sommes en droit de considérer la vie humaine comme une manifestation à deux faces, le corps et l'esprit. *Nous ne devons cependant pas nous représenter le rapport d'opposition entre corps et esprit comme une séparation tranchée mais nous devons le penser comme l'action et la relation réciproque la plus intime, dont l'énigme reste encore entière* " (1859a, p. 125)². On ne manquera pas d'invoquer l'influence de la *Naturphilosophie*³, ce qui n'explique rien cependant. L'intérêt serait plutôt de voir comment Schreber intègre quantité de bribes idéologiques éparses, celles dont il fut dit qu'elles traînent dans les caniveaux, dans un système qui est le sien et auquel il les assimile⁴.

*Si Schreber invoque constamment la dualité du corps et de l'esprit, c'est qu'elle est la condition nécessaire d'une conjonction où doit régner l'esprit, et la justification de la ténacité des efforts qu'il poursuit en vue d'assurer à l'esprit les conditions indispensables à son épanouissement. A savoir un corps sain, bien éduqué. " Le corps est la racine de l'arbre de vie spirituel et de l'existence terrestre, il est, le temple d'un (être) divin " (er ist der Tempel eines Göttlichen, 1858c, p. 5). Quand Schreber réédite peu de temps avant sa mort, en 1861, son tout premier ouvrage, paru d'abord en 1839, il ajoute l'exergue suivant : *Bedenke dass ein Gott in deinem Leibe wohnt und vor Entweihung sei der Tempel stets verschont*⁵. Schreber va s'employer à révéler Dieu en prenant soin du temple, c'est-à-dire du corps humain auquel il va consacrer toute son attention.*

"La santé qui repose sur une telle harmonie (celle des forces qui habitent l'organisme avec le monde extérieur et celle de ces forces entre elles) est le bien terrestre suprême » (1839, p. 70).

¹ Lutte pour l'empire entier sur toi-même, sur ta faiblesses et tes manques spirituels et corporels. " Je ne cite que les deux premières lignes de ce commandement qui en comprend une dizaine.

² La fin de la citation est soulignée par moi. J'y ai traduit *noch unenträtselt* par " dont l'énigme reste entière ".

³ Anna nous apprend d'ailleurs que Schelling était un des auteurs préférés de son Père.

⁴ Schreber invoque Rousseau à l'occasion, et même Kant. Il fait l'éloge de J. B. Basedow, un pédagogue connu pour avoir dès le milieu du XVIII^e siècle créé une " institution libérale ", le *Philantropinum* de Dessau, et dont l'ouvrage *Metbodenbuch für Väter und Mütter der Familien und Völker* (1770) a certainement fourni à Schreber le sous-titre de son *Hausfreund*. Fichte aussi est invoqué et rapproché de Schelling, sans l'ombre d'un problème.

⁵ Réfléchis à ce qu'un dieu habite ton corps, (et) que le temple soit à jamais tenu à l'abri de la profanation. " Ces lignes sont de Fr. Ruckert, lettré et poète contemporain de Schreber (1788-1866), peu connu en France, si ce n'est par la musique que Gustave Mahler a écrite pour certains de ses poèmes, en particulier pour les *Kindertotenlieder*.

Schreber tient la profession médicale en haute estime. " En considérant les choses de plus près, l'on trouvera que les buts de l'homme d'État, du philosophe et du médecin confluent comme les trois racines d'un arbre. De ces trois racines, celle qui est formée par la profession médicale est la plus fondamentale. C'est elle qui se voit attribuer l'exploration des conditions des lois naturelles sur lesquelles se fondent la vie et le développement de l'organisme humain (corporel-spirituel), tant l'organisme individuel que l'organisme de l'État qui consiste en une totalité d'organismes plus ou moins reliés entre eux. Aucune analogie n'est plus intime que celle entre les lois naturelles qui régissent l'organisme humain individuel et les lois qui régissent l'organisme étatique " (1860 a, p. 3).

C'est donc en connaissance de cause que Schreber va adresser un de ses derniers ouvrages (Über Volkserziehung... Eine dringende Frage der Kulturstaaten, 1860 a) aux instances supérieures qui dirigent les États. " Libre de toutes basses intentions, écrit-il, l'Auteur présente ces pages au public et avant tout aux gouvernements supérieurs des États qui veillent aux biens des peuples civilisés d'Europe " (1860 a, p. 4). La question à laquelle Schreber se propose de répondre est la suivante : " Que peut faire l'homme de soi ? Ou en termes plus précis : Quel est le but possible du développement de la nature humaine en conformité avec la pensée créatrice qui s'y illustre et en coïncidence avec les conditions de vie non modifiables données, d'un pays, d'un peuple et de chacun en particulier ? " (1860 a, p. 6). Si la santé est le bien terrestre suprême " la question de l'éducation est la question fondamentale de l'existence " (die Bildungsfrage ist die Grundfrage des Lebens, 1860 a, p. 6). Schreber précise bien qu' " il ne s'agit pas de se préoccuper du confort matériel au cours de la vie d'une génération " mais de l'idée créatrice (Schöpfungsidee) qui se trouve déposée dans la nature humaine. Cette idée imbibé le peuple dans son essence même; il tend vers elle dans un développement historique ascendant en vue d'une réalisation toujours plus accomplie du plan divin de la création humaine " (1860 a, p. 3-4). Dans un ouvrage immédiatement précédent, où il s'agit d'apprendre à aiguïser systématiquement les organes des sens, Schreber avait précisé que " le progrès de l'histoire se présente comme le passage de la domination de l'inconscience à celle du conscient " (der Fortschritt der Geschichte stellt sich dar als der Übergang aus der Herrschaft der Unbewusstheit in die des Bewussten 1859 b, p. 9).

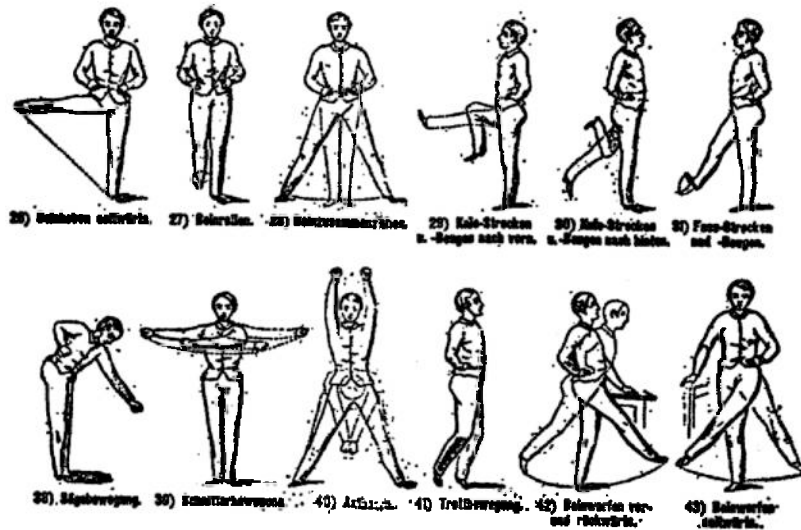


Tableau 2. Extraits de l'encart fixé dans l'ouvrage sur la gymnastique médicale de chambre à partir de sa seconde édition (1857)

L'éducateur a donc fort à faire. " De la main de la nature l'homme passe dans le monde, à l'état brut, non développé, mais richement doué de germes de développement, c'est-à-dire avec des capacités ou possibilités de développement. Ces germes sont, du côté corporel comme du côté spirituel, en partie nobles, conduisant de manière ascendante vers le perfectionnement, en partie non nobles, ennemis de la vie, conduisant de manière descendante vers la médiocrité et la destruction. Les germes nobles doivent se fortifier dans la lutte contre les non nobles, se développer et si possible s'en libérer " (1859 a, p. 116). Nous savons déjà que la contribution principale de Schreber à la promotion de ces germes nobles, et c'est aussi sa contribution la plus personnelle, est une méthode d'éducation physique, de conception éminemment démocratique, car elle est accessible à tous. Le seul instrument qu'elle peut éventuellement nécessiter est un bâton d'un mètre de long. On ne saurait mieux illustrer cette méthode que par les dessins

reproduits au tableau 2. A ces hommes-pantins ne manquent que les ficelles.

Les préceptes éducatifs de Schreber sont fondés sur la coercition. C'est avant tout l'enfant qui en est l'objet, plus particulièrement durant ses premières années. L'état de sa santé dépend essentiellement d'une hygiène soumise au strict respect de l'ordonnance des repas, du sommeil, des relations avec les adultes, à ce que Schreber appelle de "saines habitudes". Si toutefois la maladie survient, les clystères sont toujours indiqués, "ils trouvent en pédiatrie l'application la plus étendue" (1851 a p. 77). Outre leur indication comme "moyen laxatif le plus subtil (die Klystiere sind unstreitig die subtilste Form der Abführungsmittel), ils sont aussi bienvenus et excellents dans le but d'une thérapeutique tranquilisante, antispasmodique, antistimulante (contrastimulierend), nourrissante" (1852 a, p. 78). Le seul événement qui peut mettre en défaut la vigilance de l'éducateur est la pousse des dents. Dans son ouvrage de pédiatrie (1852 a), Schreber y consacre un chapitre entier qu'il ponctue ainsi : "S'il faut donc reconnaître à la pousse des dents la possibilité d'une influence pathogène même dans les conditions tout à fait normales de la vie physique, ceci est d'autant plus le cas que les individus sont plus sensibles à la maladie, qu'ils portent de par la constitution ab ovo la prédisposition à certaines maladies. Il est clair que dans les générations présentes du monde dit civilisé (der sogenannten cultivierten Welt), l'influence pathogène de la pousse des dents se fait valoir d'autant plus gravement" (op. cit. p. 113).

Schreber conçoit l'enfant comme une plante. "Bienfait aux enfants dont les éducateurs se font un saint devoir d'écarter soigneusement de la petite plante fragile chaque trace, chaque germe de mauvaise herbe en voie de se montrer" (1861, p. 6). Pour qu'il pousse droit, il lui faut un tuteur, et ceci le plus tôt possible.

"Quoique le type original (*Urtyp*) de la nature individuelle soit inné dans chaque enfant, il reste que pendant les premières années il est encore très souple et mou (*sehr schneigsam und weich*)" (1858 a, p. 6). La posture surtout préoccupe Schreber, qui associe étroitement "la bonne tenue physique" à la droiture morale. Il met au point non seulement un appareil appelé *der Geradhalter*, qui maintient l'enfant assis en posture droite, mais quantité d'autres petits appareils pour tous les "défauts corporels" possibles (cf.

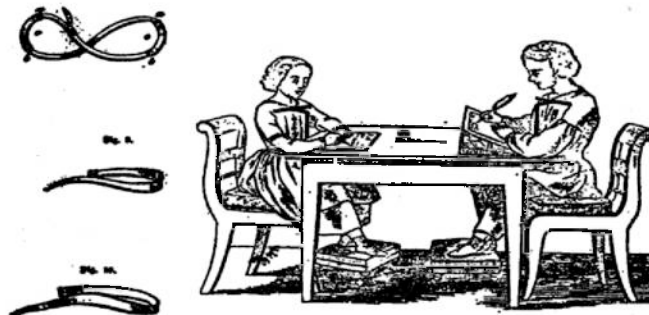


Tableau 3. Différents petits accessoires pour "aider" l'enfant à se tenir droit. La courroie en S est croisée sur le dos et maintient les épaules en arrière, les "petits cravates" maintiennent le cou droit. Les enfants assis sont en "bonne position" grâce à "l'appareil à se tenir droit".

tableau 3). Bonne tenue physique et droiture morale requièrent l'exercice de la volonté. Ce *Ville* est présenté par Schreber comme le serviteur des activités supérieures, un serviteur qui doit être fort et habile. "Il exige un solide exercice et peut alors accomplir l'incroyable (Unglaubliches). Fortifié, il confère à l'homme une maîtrise de soi absolue, avant tout la maîtrise de la sensualité et du corps. Oui, une forte volonté peut même guérir le corps. Kant, Napoléon, Garve se sont guéris par une volonté de fer. La volonté est le dernier sauveur même dans la fièvre et la nuit de la démence (in der Nacht des Wabnsinns)" (1839, p. 212-213).

L'éducateur est un homme qui a réponse à tout. Dans son œuvre et dans sa vie, Schreber se présente comme le modèle de cette perfection omnisciente. Il ne semble pas qu'il y ait un domaine de la connaissance où il n'ait eu une opinion à émettre, une opinion qui le plus souvent sonne comme un arrêté. Le corps et ses fonctions sont certes au centre de ce savoir. Antbropos (1859 a) contient une anatomie à l'usage des écoles où, comme dans tous les ouvrages de ce type, les différentes parties du corps sont présentées en pièces détachées. Les organes génitaux sont présentés dans un appendice, intitulé System der Zeugungsorgane. Dans ce système, à chaque pièce mâle correspond une pièce femelle. L'utérus seul occupe une place particulière. "Comme l'utérus n'est pas destiné à l'acte de fructification (Befruchtungsakt mais plutôt au développement ultérieur du germe fructifié, cet organe doit être attribué exclusivement au corps féminin, sans que parmi les organes génitaux masculins, il y en ait un seul qui puisse lui être comparé de quelque façon que ce soit" (1859 a, p. 145). Ce que Schreber appelle "l'acte de

fructification " connaît d'ailleurs une réglementation étroite qui a dû le préoccuper beaucoup, car dans presque tous ses ouvrages il la mentionne sous l'un ou l'autre de ses aspects. Le mot qui revient toujours est *Mässigkeit* (retenue, mesure) en opposition à *Lust* parfois, mais le plus souvent à *Wollust*, termes qui au XIX^e siècle, dans les contextes en question, couvrent les représentations de sensualité, de volupté charnelle, à la limite : de concupiscence. La démonstration des méfaits de la *Wollust* prend, comme souvent les démonstrations chez Schreber, les dimensions de l'histoire. " L'histoire nous apprend de manière indiscutable que la luxure et la volupté ont ruiné la force et la grandeur originelle du genre humain, dans son ensemble. Déjà les vieux Gaulois se moquaient de la petite taille des Romains, et ces derniers s'étonnèrent bientôt des corps gigantesques des Germains. Les Germains et les Gaulois étaient alors encore un peuple inculte, proche de l'état de nature, qui ne connaissait aucune débauche. Rien n'est plus méprisable chez les Germains, dit César, que le jeune homme de moins de vingt ans versé dans le commerce avec le sexe féminin; au contraire, ceux qui restent le plus longtemps dans l'ignorance ou dans l'état de célibat, sont considérés comme dignes de l'éloge le plus grand; parce que c'est ainsi, croit-on, que la vigueur est entretenue et que la constitution physique est plus robuste. Tacite est plus pertinent encore : Là-bas on ignore tout de l'amour impubère (*unreife Liebe*) ; les forces de procréation sont conservées longtemps, jusqu'à la maturité. Le sexe féminin est lui aussi ménagé plus longtemps, jusqu'à ce qu'enfin les deux, se correspondant en jeunesse et en vigueur, s'accouplent et procréent des fruits auxquels on ne saurait méconnaître la vigueur des parents. Si ces Germains-là devaient voir leur postérité contemporaine, surtout celle qui demeure dans les villes peuplées ! " (1861, p. 181). " La retenue à elle seule serait, en quelques saines générations, à même de ramener à la vigueur de la lignée primitive, le genre humain raffiné et tombé si bas. Car d'autant plus longtemps la matière génitale et retenue, en d'autant plus grandes quantités, d'autant plus de vigueur est consacrée au développement du corps même, d'autant plus accomplie la croissance, plus robustes les muscles, plus puissants les intestins, plus durable la vie et plus florissante la santé " (1861, p. 169). Le deuxième chapitre du *Hausfreund* (1861) est entièrement consacré aux rapports sexuels (*von den geschlechtlichen Verhältnissen*). Schreber traite en onze points des mesures qu'il convient d'appliquer pour éviter de stimuler l'instinct sexuel (*Zengungstrieb*), de manière à n'en tolérer les manifestations que dans le but de procréer une saine descendance. Ces mesures sont d'ordre divers. De manière générale, il faut éviter de trop peupler les villes. Mais plus particulièrement, il faut éviter de tenir les organes sexuels (pénis et surtout testicules) trop au chaud (donc dormir sur un sac de paille, avec une couverture de coton et surtout pas en laine); il ne faut pas d'activités intellectuelles trop intenses et trop longuement prolongées, pas de stimulation exagérées des sens et de l'imagination (par la lecture par exemple), peu de poésie, et pour les adolescents pas de théâtre, ni de musées (à cause des sculptures et des peintures) ; et surtout il faut une politique du mariage bien raisonnée qui tienne compte avant tout des buts de la procréation (*op. cit.*, p. 184 et suiv.). Le douzième chapitre traite des conditions d'un mariage heureux. " Le lit où les deux époux dorment ensemble est le tombeau de l'amour; chacun devrait dormir dans une pièce différente " (*op. cit.*, p. 207). " L'amour est et reste une *Sehnsucht* (manque à la fois ardent et plein de langueur) qui disparaît dès qu'elle a été satisfaite; il ressemble à un affamé qui considère un plat comme un mets des Dieux aussi longtemps qu'il a faim mais qui en est dégoûté dès qu'il a pu s'en rassasier. Les hommes chastes sont toujours les plus amoureux, car ne rend amoureux que la richesse en matière génitale; comme ils ne se rassasient pas de l'objet aimé, ils sont aussi les plus fidèles et comme ils conservent, grâce à leur retenue, une santé toujours florissante, ils sont aussi les plus beaux. " Dans l'œuvre de Schreber la sexualité est totalement réduite à sa fonction de procréation et, on le voit, séparée à la limite de l'imagination amoureuse.

Aucun domaine ne semble échapper aux considérations doctorales de Schreber. Les sujets sont multiples, le ton péremptoire ne varie guère. Par exemple à propos du rêve : " Celui qui cherche une signification réelle à ces vains feux follets, déterminés par mille hasards, se trouve donc sur le terrain de la superstition. Car vouloir admettre que Dieu puisse choisir l'état de rêve, inconscient et irresponsable, comme moyen de son influence sur l'homme, est difficilement compatible avec une conception digne de lui et avec une éducation sage de l'homme. Au réveil, que l'on se réjouisse donc de l'agrément passé quand le rêve était aimable, et que l'on en rie s'il était différent " (1859 a, p. 61). Ou encore à propos de la mort : " La matière et l'âme sont inséparables : il n'y a pas de matière à laquelle n'échoirait l'une des forces (*Kräfte*) naturelles les plus communes, ni de force (*Kraft*) qui ne serait liée à une matière. Comme la force est présente partout, comme raison à nous inconnue de l'activité, il n'y a dans toute la nature rien de réellement mort. Ce que nous appelons la mort, n'est à la vérité qu'un changement de forme, ce n'est pas un anéantissement (*Vernichtung*) " (1839, p. 2).

Dans son ouvrage Callipädie (1858 a), qu'il dédie au salut des générations futures (Den Heile kiinftiger

Geschlechter), *Schreber* aborde plus longuement que dans ses autres ouvrages " le côté spirituel " de l'éducation. Dans ce contexte et à propos de l'éducation des adolescents, on trouve un passage qui tient, me semble-t-il, une place exceptionnelle dans son oeuvre, parce qu'il y précise, comme nulle part ailleurs, ses vues sur la religion et la croyance. S'il traite des préceptes de l'éducation religieuse en maint endroit — l'enfant doit faire une prière intime soir et matin, il doit aller au culte une fois par mois, la prière au repas ne doit être dite que le dimanche et par un adulte, etc. —, ici Schreber explicite ses convictions religieuses dans un texte de trois pages, entièrement en italiques, donc entièrement souligné par lui (op. cit., p. 253-256). J'en cite d'importants passages. Il commence par des considérations linguistiques : " Même dans les langues humaines les plus développées un mot qui sert à la désignation d'un état purement mental, de sentiments, de concepts abstraits, transcendants ou figuratifs, n'atteint que de façon approchée et incomplète le concept qu'il doit exprimer, il ne peut pas le transmettre entièrement corporifié à un autre homme, mais il faut l'apport de l'activité spontanée de l'autre homme, qui le rend compréhensible et admissible selon son individualité, pour dégager de ce mot le concept. ". " C'est ainsi que cette façon de dégager et de trouver reste toujours individuelle, aussi invariable que le concept soit en lui-même. " Schreber s'appuie alors sur les difficultés de la traduction entre deux langues, pour conclure de manière plus générale que " l'esprit de beaucoup de mots ne peut ni être saisi par l'oreille, ni être rendu par la bouche mais n'est saisi que par l'esprit ". Ce qui doit s'appliquer à la pratique de la religion chrétienne. " Le mot de religion ne doit pas rester fixé à l'oreille et à la bouche mais le sens élevé, l'esprit du mot doit pénétrer et se marier à l'esprit. La révélation interne et la révélation externe (la raison dans son plus plein développement) sont deux rayons qui s'approchent d'autant plus l'un de l'autre qu'ils sont purifiés par l'ensemble des hommes de ce qui leur est inhérent, jusqu'à ce qu'enfin ils se rencontrent en un point, le point de la fusion complète " (op. cit., p. 254)¹. Suivent des considérations sur la *différence entre une croyance à la lettre (Buchstabenglaube), qui est confortable, et une croyance de la raison (Vernunftsglaube), qui requiert des efforts. Le sens intime de la vie spirituelle réside dans ces efforts. " Non le mot mais l'esprit, la signification chrétienne de Dieu et la loi chrétienne des mœurs, que chaque homme peut gagner par l'effort, voilà ce qui seul est intouchable, le divin dans la doctrine chrétienne " (op. cit., p.255).* " Croire — reconnaître par la seule perception intérieure, recevoir et accepter spirituellement ce qu'on ne peut recevoir par les perceptions extérieures —, suppose que l'objet reçu ait été examiné de manière approfondie par la pensée et par les sens à la limite du possible, qu'il ait été digéré spirituellement, assimilé, transformé en sang spirituel. Un homme peut bien transmettre de la nourriture spirituelle à un autre homme mais la digestion, sa transformation en sang spirituel, est exclusivement l'affaire de l'individualité appartenant en propre à chacun² " (op. cit., p. 255-256). *Schreber conclut en appelant tous et chacun à s'unir dans la lutte pour la sainteté de la liberté intérieure de l'homme (... es gilt mitzukämpfen für das Heiligthum der inneren Freiheit des Menschen). Ce n'est pas une lutte offensive mais défensive, au moyen des armes de l'amour. " C'est au point solaire de la pureté et de l'amour divins (in dem Sonnenpunkt der göttlichen Reinheit und Liebe), but suprême des aspirations humaines, tel qu'il fut enfin mis en lumière par le Christ, que les peuples de la terre, ayant pris conscience d'eux-mêmes, reconnaîtront, à plus ou moins longue échéance, leur lien commun, à moins que toujours à nouveau ils ne se ferment la voie par une mésinterprétation des formes transitoires (durch Missdeutung der Durchgangsformen), laquelle conduit à des scissions sans amour " (lieblose Spaltungen) (op. cit., p. 256)³*

REMARQUES

L'étude qui précède n'explique pas directement le fait que Daniel Paul Schreber n'ait pu échapper au délire. En un de ses motifs majeurs, la rénovation du genre humain par une nouvelle lignée issue de la fécondation par Dieu de Daniel Paul devenu femme, ce délire clôt

¹ *Das Wort der Religion soll nicht bloß an Ohr und Munde haften bleiben, sondern der hohe Sinn, der Geist des Wortes soll eindringen und mit den Geiße sich vermählen. Die ältere Offenbarung und die innere (die Vernunft in ihrer höchsten Entwicklung) sind die beiden Strahlen, welche um so mehr sich nähern, je mehr sie von allen Menschlichen, zur beiden anhaftet, geläutet werden, bis sie endlich in einem Punkte, dem Punkte der vollständigen Verschmelzung zusammentreffen.*

² *Glauben -durch den inneren Sinn allein erkennen; dasjenige geistig auf- und annehmen, nur man durch die äußeren Sinne nicht entnehmen kann-setzt voraus, das der aufgenommen Gegenstand soweit als eben möglich durchdacht oder durchfühlt, geistig verdaut, angeeignet, in Geistesblut verwandelt worden sei. Nun kann ein Mensch dem andern wohlgeistige Nahrung zuführen, aber die Verdauung, die Umbildung derselben in Geistesblut, ist ausschließlich Sache des selbsteigenen Individualität.*

³ Rien dans le contexte immédiat de ce passage, ni dans le contexte plus large de l'oeuvre de Schreber ne vient éclairer le sens de cette *Missdeutung der Durchgangsformen*. J'ai déjà signalé que ce texte semble singulier dans l'oeuvre extrêmement redondante de Schreber.

certes d'une manière extrême un courant de préoccupations dominées par un penchant réformateur. On peut en suivre les effets, de l'ancêtre soucieux d'assainir la littérature et les mœurs et de l'arrière-grand-père qui poursuit le progrès social par l'application des sciences économiques, jusqu'au père Daniel Gottlieb Moritz, qui pense le promouvoir par la gymnastique, en plein air ou en chambre. Des lignées analogues de réformateurs ne manquent pas, elles ne s'éteignent pas forcément dans la psychose. Elles semblent être un produit majeur de nos idéologies dominées par le monothéisme et ses rejetons, et des seules relations que ces idéologies puissent secréter, qui sont aussi celles qui les sous-tendent, de l'ordre de la rivalité et de la frustration. C'est à ce point qu'il convient de souligner la différence, dans leur réussite en tant que réformateur, entre les anciens de la lignée et le père du "névropathe". Les anciens imaginaient la réforme, ils militaient même en sa faveur, et d'une génération à l'autre, ils en transmettaient la chimère. Avec Daniel Gottlieb Moritz, les choses changent. Le fantasme familial, dont le statut imaginaire était toujours sauvegardé, se voit réalisé. Daniel Gottlieb Moritz ne caresse pas une chimère, il est la réforme. Ses proches, sa femme, ses enfants, ses disciples n'en doutent pas. Dans sa famille tout comme dans sa clinique, ce qu'il dit est pris à la lettre, son discours fait loi¹. A la limite, Schreber lui-même se confond avec un concept, que ce soit celui de médecin, de conseiller ou de guide (cf. les titres de ses ouvrages). On voit la difficulté, sinon l'impossibilité psychologique de soutenir une telle position, où la réduction maximale de l'interstice entre les labels *d'éducateur, père, guide* ou *procréateur* et les incarnations auxquelles Schreber prétend, ne laisserait de place à aucune béance. On comprend dès lors que Schreber ait ressenti les affres de la "nuit mentale". L'impression que Schreber frôle une limite est sensible dans la plupart de ses écrits mais surtout dans la façon dont il traite de la sexualité, qui est réduite à sa seule fonction de procréation comme nous l'avons déjà souligné. De la même façon qu'il incarne la réforme, il incarne la procréation. Il prétend procréer, rien de plus, ni rien d'autre. Ici encore la différence est fondamentale entre lui et ses ascendants. Ils associaient le plaisir au mal, voire au diable, mais le plaisir n'en était pas moins un plaisir². Schreber a éliminé l'idée même d'un plaisir pour ne laisser subsister que celle d' "acte de procréation" ou celle de dépravation.

Dans l'éducation que Schreber recommande, et qu'à coup sûr il a dû appliquer avec un soin particulier à ses propres enfants, toutes les activités qui — selon lui — pourraient évoquer ou provoquer l'excitation génitale, sont formellement interdites. Les câlineries, par exemple, et les chatouilles. Il est interdit aux enfants de se chatouiller entre eux, et plus particulièrement de chatouiller la plante des pieds, parce que chez le garçon même petit, ceci pourrait provoquer une érection. La moindre petite fièvre est cependant soignée par un clystère. A l'approche de la puberté, l'enfant est informé -- "entre quatre yeux", précise Schreber -- "du plus substantiel de l'acte de procréation" (1858 a, p. 257). Dans le contexte de cette information, rien n'est dit au garçon — avec lequel "il est nécessaire d'être plus précis et plus emphatique qu'avec la fille" — qui lui permette de se situer par rapport au plaisir, fut-ce au titre d'un mal de quelque ordre que ce soit. Schreber, qui incarne déjà la réforme et la procréation et se pose comme ne manquant de rien, apparaît ici dans l'incapacité de concevoir l'autre comme lieu d'un manque, qui serait précisément ce dont cet autre pourrait lui faire don.

LES OUVRAGES DE D. G. M. SCHREBER

1839 *Das Buch der Gesundheit. Eine Orthobiotik nach den Gesetzen der Natur und dem Baue des menschlichen Organismus* (Herman Fries, Leipzig).

¹ Cf. entre autres, le rapport de Schildbach sur la clinique orthopédique : Schreber y habite, au 3e étage. Ceux qui y prennent pension (pour 75 Taler le trimestre) doivent se soumettre à des règles qui — dit Schildbach — peuvent leur paraître sévères au début mais qui sont justes parce que justifiées par le but poursuivi. Certains semblent en effet avoir été surpris que pour ce prix, on donne sur des sacs de paille et sous des couvertures en coton. Schildbach, C. H., *Bericht über die Gymnastisch-orthopädische Heilanstalt der DD. Schreber und Schildbach zur Leipzig, Zeitzer Straße, 43* (Leipzig, 1861).

² La version des fins du mariage telles que Johannes David pouvait les énoncer en son temps, ne diffère pas fondamentalement de sa version moderne. Par exemple, dans l'encyclique *Humanae vitae* qui prône la subordination du comportement de l'homme à "la loi morale naturelle" c'est-à-dire la sexualité aux fins de procréation. Elle enseigne que l'acte conjugal ne doit jamais s'accomplir qu'en considération de sa fin ultime qui est la transmission de la vie, les deux significations de l'acte conjugal, l'union amoureuse et la procréation, étant indissolublement liées (*Humanae Vitae*, 2e partie, in *Acta apostolicae Sedis*, 60. (1968), P. 488-89). Moyennant quoi, "le malaise dans la civilisation", analysé par S. Freud, reste entier. La civilisation, écrit Freud, "ne tolère pas la sexualité en tant que source autonome de plaisir et n'est disposée à l'admettre qu'à titre d'agent de multiplication que rien jusqu'ici n'a pu remplacer (*Le Malaise dans la civilisation*, 1971, p.57, Paris, P.U.F. Traduction par Ch. et J. Odiar. Le texte allemand *Das Unbehagen in der Kultur* avait paru à Vienne en 1929).

- 1840 Die Normalgaben der Arzneimittel. Zum Gebrauche für Praktische Aerzte und Kliniker (?).
- 1842 *Die Kaltwasserheilmethode in ihren Grenzen und ihrem wahren Werte* (Bernhard Hermann, Leipzig).
- 1843 Das Turnen, vom ärztlichen Standpunkte aus, zugleich als eine Staatsangelegenheit dargestellt (*Mayer und Wigand, Leipzig*).
- 1846 Die Verhütung der Rückgratsverkrümmungen oder des Schiefwuchses (*Reclam jun., lieu ?*).
- 1852a *Die Eigenthümlichkeiten des kindlichen Organismus im geordneten und kranken Zustande. Eine Propädeutik der speziellen Kinderheilkunde* (Friedrich Fleischer, Leipzig¹).
- 1852b *Kinesiatrik oder die gymnastische Heilmethode. Für Aerzte und gebildete Nichtaerzte nach eigener Erfahrung dargestellt* (F.F.).
- 1853 *Die schädlichen Körperhaltungen und Gewohnheiten der Kinder nebst Angaben der Mittel dagegen* (F. F.).
- 1855 Aerztliche Zimmer-Gymnastik oder System der ohne Gerät und Beistand überall ausführbaren heilgymnastischen Freiübungen als Mittel der Gesundheit und Lebensflüchtigkeit für beide Geschlechter und jedes Alter 1re éd au compte de Schreiber, les suivantes chez F. F.).
- 1858a Kallipädie oder die Erziehung Zur Schönheit des Körpers und Geistes durch harmonische Veredelung der ganzen Menschennatur (F. F.).
- 1858b Streitfragen der deutschen und schwedischen Heilgymnastik. erörtert in Form myologischer Briefe Zwischen Dr Schreiber, Leipzig, und Dr Neumann, Berlin (Forstner, Leipzig).
- 1858c *Ein äertlicher Blick in das Schulwesen in der Absicht : Zu heilen, und nicht : Zu verletzen* (F. F.).
- 1859a Anthropos. Der Wunderbau des menschlichen Organismus, sein Leben und seine Gesundheitsgesetze. Zugleich für Schulunterricht (F. F.).
- 1859b Die planmässige Schärfung der Sinnesorgane als eine Grundlage und leicht zu erfüllende Aufgabe, besonders der Schulbildwg(F. F.).
- 1860a Lieber Volkserziehung und Zeitgemässe Entwicklung derselben durch Hebung des Lehrerstandes und durch Annäherung von Schule und Haus. Eine dringende Frage der Culturstaaten (F. F.).
- 1860b Das Pangymnastikon oder das ganze Turnsystem an einem einzigen Geräte ohne Raumerfordernis als einfachstes Mittel Zur Entwicklung höchster und allseitiger Muskelkraft, Körperbildung und Lebensflüchtigkeit (F. F.).
- 1861 Der Hausfreund als Erzieher und Führer Zum Familienglück, Volksgesundheit und Menschenveredlung für Väter und Mütter des deutschen Volkes (F. F.).

¹ Friedrich Fleischer, abrégé F. F. par la suite.